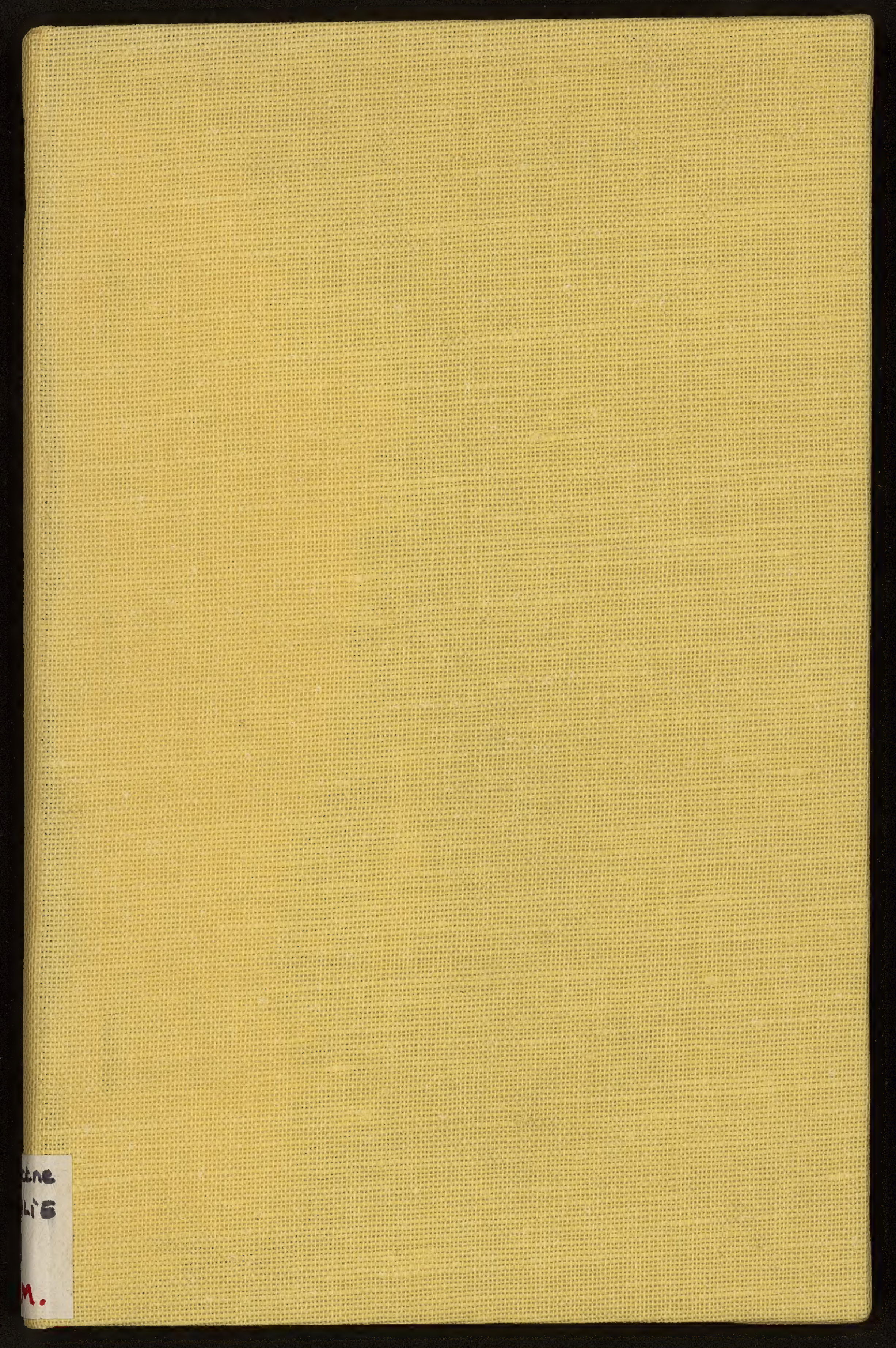


médecine

2f

Ecole de Salern

A M. LE DOCTEUR LÉON LABBÉ

Professeur agrégé de la Faculté de Médecine de Paris
Chirurgien des Hôpitaux
Membre de l'Académie de Médecine

Permettez-moi, mon cher Maître, de vous faire hommage de mo humble travail. C'est vous qui me l'avez inspiré, il vous revient d droit, tout au moins pour ce qu'il peut contenir de bon. Votre no devait être inscrit à la première page de cette thèse, car c'est u devoir pour moi de vous remercier de tout ce que j'ai appris de vous Vous m'avez d'ailleurs toujours témoigné et prouvé un intérêt si rée que je manquerais à tout ce que je vous dois, si je ne vous en reme ciais ici publiquement.

L'ÉCOLE DE SALERNE

ET

LES MÉDECINS DU MOYEN-AGE

D'APRÈS LE PROFESSEUR VON ZIEMSSEM

PAR LE

Dr MOELLER

MEMBRE CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES SCIENCES MÉDICALES
ET NATURELLES DE BRUXELLES
DE LA SOCIÉTÉ MÉDICALE D'ÉMULATION DE COURTRAI
SECRÉTAIRE DE L'ASSOCIATION MÉDICALE DES CANTONS DE NIVELLES ET GENAPPE
MÉDECIN DE L'HOPITAL CIVIL DE NIVELLES

(Extrait de la *Revue catholique* de Louvain)

LOUVAIN
CH. PEETERS, ÉDITEUR
Rue de Namur, 22, vis-à-vis de l'Université

1878

L'ÉCOLE DE SALERNE

ET LES MÉDECINS DU MOYEN-AGE,

d'après le professeur von Ziemssen, *d'Erlangen.*

« Quand on quitte Pompéi pour se diriger au sud vers Nocera, on découvre, un peu avant Vietri, le magnifique golfe de Salerne; on en perd la vue ensuite; on traverse de nombreux tunnels; tout-à-coup la mer immense apparait, et Salerne même se trouve à nos pieds. La ravissante situation de la ville, qui suit la pente des Apennins jusqu'au bord de la mer, la vue de ce golfe splendide, l'air pur et diaphane d'Italie, la douce chaleur qui y règne et la végétation luxuriante qu'elle fait éclore, font une impression que le voyageur ne saurait oublier. Ces charmes naturels ne laissent pas d'augmenter l'attrait que Salerne exerce sur tout savant et principalement sur tout médecin par son importance historique et scientifique. C'est ici, en effet, que s'était réfugié de Grèce le culte des arts et des sciences; ici fut le berceau de la médecine hippocratique renaissante, dont les progrès et l'éclat ont entouré le nom de Salerne d'une auréole ineffaçable. Pendant quatre siècles Salerne fut la plus célèbre, sinon la seule colonie de la philosophie et de la médecine grecques; grâce au caractère pratique des études, à la méthode hippocratique des recherches, à la science des professeurs et à l'affluence des jeunes médecins les plus distingués du monde savant, l'école de Salerne a exercé sur les progrès de toutes les sciences, mais principalement de la médecine, une influence comme n'en eut jamais aucune autre école scientifique.

» Nous aimons, en général, à connaître les traits des hommes célèbres et tous les incidents de leur vie privée;

nous devrions nous intéresser aussi à l'aspect extérieur et à la vie des villes devenues fameuses par les écoles scientifiques qui s'y trouvaient. Mais malheureusement il faut s'attendre à de cruelles déceptions; c'est ce qui m'arriva quand j'allai à Salerne, car j'avais perdu de vue que plus de huit siècles s'étaient écoulés depuis l'époque où elle était à l'apogée de sa grandeur.

» Salerne n'est plus qu'une petite ville de province. Il y règne néanmoins une certaine aisance; elle est encore le siége d'un évêché; l'antique cathédrale, dédiée à Saint-Mathieu, est toujours debout; mais on a de la peine à retrouver, dans ses rues étroites et sales, le souvenir de l'ancienne grande ville; et dans la cathédrale, restaurée sans goût, toute réminiscence du passé est étouffée par la présence d'une foule de mendiants et d'infirmes qui vous poursuivent de leurs obsessions. Cependant, si l'on se rend sur le bord de la mer ou sur la colline qui va se perdre dans le golfe, à l'heure où la ville est éclairée par les rayons d'un beau soleil couchant, le calme et la beauté du site vous remettent en mémoire la grandeur passée de l'ancienne cité hippocratique. »

Telle est la description que le Dr Ziemssen de Munich nous retrace de la ville actuelle de Salerne, d'après ses souvenirs personnels, et que nous traduisons du *Deutsches Archiv für Klinische Medicin.*

Quant à l'histoire politique de Salerne, elle peut se résumer en quelques lignes. Après avoir participé à toutes les vicissitudes de l'Italie méridionale, tour à tour grecque, romaine, gothique, byzantine, lombarde, Salerne devint, enfin, le siége d'une principauté particulière, au IXe siècle, à l'époque féodale. Elle conserva son indépendance, mais non sans lutte, jusqu'au XIe siècle. Le fameux chef des Normands Robert Guiscard parvint après un long siége, en 1076, à prendre d'assaut et à détruire la forteresse qui domine la ville. Au XIIe siècle, elle fut réunie définitivement par les successeurs de ce prince au royaume de Sicile.

L'Église exerça une grande influence à Salerne dès les premiers temps de son existence; c'était un évêché dès le VIe siècle; elle devint un archevêché en 954, lorsque le Duc Gisolphe y eut transporté les reliques de l'Évangéliste Mathieu. La cathédrale, dont la crypte renferme ces reliques, fut construite par Robert Guiscard en l'année 1076.

L'histoire de la célèbre école médicale de Salerne doit nous arrêter plus longtemps. Et d'abord, quant à l'époque et au motif de sa fondation, nous n'en connaissons que la légende rapportée par Mazza : « Cujus antiquissimi Salernitani studii primaevi fundatores fuere Robinus Elinus Hebraeus, qui primus Salerni medicinam Hebraeis de litera Hebraica legit, Magister Pontus Graecus de litera Graeca Graecis, Adala saracenus saracenis de litera saracenica, Magister Salernus Latinis medicinam de litera Latina legit ; cum ob loci amaenitatem Salernum advenissent, ut nonnulli referunt, et in antiqua chronica civitatis habetur (1). »

Une autre tradition dit que l'école de médecine fut fondée par Charlemagne en l'an 800 ; mais cette opinion est sujette à caution ; il est assez connu, en effet, que le moyen-âge attribuait à Charlemagne toutes les institutions dont on ne peut retrouver l'auteur.

Déjà anciennement, certainement au IXe siècle, il existait à côté de ce collegium hippocraticum, une autre institution dans laquelle on enseignait la philosophie, le droit et plus tard la théologie. On le nommait d'abord studium salernitanum ; ce nom de *studium* se donnait au moyen-âge à toute espèce d'université. On l'appela plus tard d'un terme plus classique le Gymnasium ou Lyceum salernitanum.

C'est une question intéressante, et qui n'est pas encore tranchée, que de savoir si l'école de médecine avait un caractère ecclésiastique ou laïque. M. Ziemssen résoud cette question en ces termes : « Il y a quelques années, on était porté à croire que c'était un établissement tout-à-fait ecclésiastique, où n'enseignaient que des prêtres (2). Mais des recherches récentes, et surtout la découverte de manuscrits salernitains importants, qui a été faite dans ces trente dernières années, doivent faire croire que cette école a tou-

(1) Anton Mazza, Urbis Salernitanae historia et antiquitates, etc. (Neapoli, 1681, 4o) reproduit dans le Thesaurus antiquitatum et historiarum Italiae de Graevius. Édition de Leyde, 1723, t IX, 4e part. chap. V, p. 63.

(2) L'Université de Louvain, à sa fondation, comptait aussi des Prêtres dans la faculté de médecine. Par un privilége du Pape Martin V de l'année 1426, les prêtres pouvaient étudier et enseigner la médecine à Louvain. C'est à ce privilége qu'il faut attribuer le grand nombre de ces professeurs revêtus de la prêtrise.

jours été laïque; et que les professeurs étaient exclusivement ou du moins principalement des laïques. Helser a parfaitement établi cette opinion et refuté les idées de Renzi. Un des arguments les plus sérieux sur lesquels Helser s'appuie, est que nulle part on ne trouve de traces de la participation d'ordres religieux soit à la fondation soit à la direction de l'école ; que nulle part il n'est question de la surveillance de l'école par l'Église, ce qui n'eût pas manqué dans un établissement religieux fréquenté par un si grand nombre de jeunes gens de toutes les nations et de toutes les croyances. Il est certain que parmi les élèves et même parmi les professeurs se trouvaient des Juifs et des Arabes. Si l'école avait eu un caractère ecclésiastique, le gouvernement laïque n'aurait pas eu besoin d'accorder aux professeurs comme aux élèves de l'école l'exemption des impôts; de plus, beaucoup de citoyens considérables de la ville étaient membres du collegium; enfin, et ceci est l'argument le plus important, les prévôts du Collegium, qu'on nommait Priores ou Praepositi, étaient souvent des hommes mariés, et parfois il y eut des dames, aussi bien dans le corps professoral que parmi les écrivains. »

L'école de Salerne dut surtout son importance et sa réputation, aux xe, xie et xiie siècles, à l'étude approfondie des auteurs classiques anciens et à l'ardeur avec laquelle les principaux maîtres salernitains suivaient leur grand modèle, Hippocrate. La plupart des écrits salernitains, que nous connaissons de cette époque, sont imprégnés de l'esprit classique du grand médecin de Cos. On y trouve la même simplicité et la même clarté dans l'exposition et l'interprétation des phénomènes, la même méthode expérimentale dans les recherches, la même préférence pour les maladies aiguës, la même sévérité pour le régime. Cet état florissant de l'école de Salerne s'étendit jusqu'au milieu du xiiie siècle. Pendant quatre siècles, la célèbre Civitas Hippocratica fut le rendez-vous des meilleurs professeurs et des plus studieux élèves de l'Orient comme de l'Occident. Toutes les nations, toutes les langues, toutes les religions, toutes les conditions s'y rencontraient. Les malades de tous les pays venaient y chercher leur guérison ; les princes, leurs médecins particuliers; les universités et les lycées nouvellement fondés, leurs

professeurs. Saint Thomas d'Aquin pouvait encore dire avec raison au milieu du XIIIe siècle : « Quatuor sunt urbes caeteris praeeminentes, Parisius in scientiis, Salernum in medicinis, Bononia in legibus, Aurelianis in actoribus » (1). Et François Pétrarque, dans le récit de son voyage, en 1330, disait de Salerne : Medicinae fontem ac gymnasium nobilissimum, ubi feliciter literarum omnium disciplina consistit.

C'est à cette époque (du IXe au XIIIe siècle) que parurent les meilleurs écrits que nous connaissions de cette école. Alors aussi se répandit partout le Regimen sanitatis, seu de conservanda valetudine liber. Ce livre, si populaire au moyen-âge et destiné aux médecins comme au vulgaire, fut composé à la demande d'un prince, probablement Robert, le fils de Guillaume le Conquérant, qui était venu en 1101 à Salerne pour se faire traiter d'une blessure au bras qu'il avait reçue en Orient. Dans beaucoup de manuscrits on donne comme auteur Jean Mediolanus; dans le traité lui-même, tout le collége en revendique la paternité. L'ouvrage tel qu'il est donné dans l'édition d'Arnaud de Villeneuve (2), laquelle paraît la plus exacte, se compose de 864 vers. Certaines éditions en donnent plus, d'autres moins. Le texte varie aussi suivant les manuscrits. Ce traité fut traduit en différentes langues, et on en compte, avec les traductions, 207 éditions (3).

L'ouvrage peut être divisé en plusieurs parties; la première traite de la diététique en général : ainsi la préparation des aliments, les qualités des aliments, des boissons,

(1) Lib. de virtute et vita, opusc. 7 in cap. ult. On retrouve la même pensée encore ailleurs, entre autres dans le poète Galfridus, vers 1009 :

In morbis sanat medici virtute Salernum
Aegros, in causis Bononia legibus armat
Nudos : Parisius dispensat in artibus illos
Panes, unde cibat robustos; Aurelianis
Educat in cunis actorum lacte tenellos.

(2) Arnaldus de Villa Nova, né en 1300, mort en 1363, étudia à Paris, Montpellier et en Italie; après avoir été longtemps professeur à Barcelone, et en même temps médecin particulier de Pedro III d'Aragon, il se retira en Sicile chez le roi Frédéric II. Comme savant renommé et comme médecin particulier de ce Roi, il était en relations suivies avec Salerne.

(3) Baudry de Balzac, Documente zur Geschichte der Medicin im Mittelalter. Janus Bd. II, page 358.

le sommeil et l'exercice; la seconde est un court traité de pharmacologie; la troisième une espèce de pathologie et de thérapeutique spéciales, et la quatrième contient quelques remarques sur l'anatomie, les tempéraments et la saignée. Comme on connaît peu l'écrit salernitain, en voici les premiers vers qui donnent quelques règles intéressantes de diététique pour l'homme sain. On me permettra de les citer dans la langue originale; le texte latin a une précision sententieuse que la traduction ne peut rendre (1). Le latin a, d'ailleurs dans ces matières parfois crues, un autre avantage que l'on connait assez.

Anglorum regi scripsit tota schola Salerni.
Si vis incolumem, si vis te reddere sanum,
Curas linque graves, irasci crede profanum.

* Triste cor ad mortis te cogit currere metas,
Spiritus . . . . . facit, ut floreat etas.
Triste cor, ira frequens, mens raro gaudia volens,
Haec tria consumunt corpora fine brevi.

Si medici desint, medicamina sint tibi illa
Haec tria : mens laeta, requies, moderata diaeta.

* In dextro latere somnus tuus incipiatur.
Ad latus oppositum finis tibi perficiatur.
Post somnum mane vadas tu membra movendo,
Recte caput lavaque manus, donec ipsa tepescant.
Vestibus indutus bene dentes osque lavabis.

(1) Ph. Rosenthal, poeseos medii aevi medicae specimina nonnulla minus cognita. Diss. inaugur. Wratislaviae 1842, p. 22. Notre texte diffère un peu de celui que donne feu le professeur Van Biervliet dans son intéressant ouvrage : Les préceptes de l'école de Salerne, traduits et commentés par A. L. Van Biervliet, Louvain, Ch. Peeters, 1863. Quelques-uns des aphorismes donnés par le manuscrit de Breslau ne sont pas cités par Van Biervliet. Je les ai marqués d'un astérisque. Le professeur de Louvain pensait aussi que le traité n'est pas l'ouvrage d'un seul auteur, mais plutôt de toute l'école : « Une édition de Louvain, dit-il, parue en 1480 porte ce titre : « Arnaldi de Villa Nova expositio in regimen sanitatis Salernitanum, accedit « ejusdem liber de conservatione corporis. Cette expression : expositio in « regimen sanitatis ne peut se traduire que par : Remarques ou commen- « taires sur le régime de santé de l'Ecole de Salerne. Donc de Villeneuve, « d'après ce titre, ne serait pas l'auteur, mais le commentateur des pré- « ceptes. Le livre n'est l'ouvrage, croyons-nous, d'aucun docteur en parti- « culier. C'est un extrait de la doctrine médicale de la célèbre école, sans « que l'on puisse dire avec certitude qui d'entre les Salernitains a tenu la plume « dans ce travail. » (Op. cit. p. VII.)

Si vis esse sanus tunc ablue sepeque manus.

* Non tecto capite sub frigore non gradieris
Nec sub sole, tibi sunt quia haec inimica.

Tu nunquam comedas, nisi stomachum ante noveris
Purgatum vacuumque cibo quem ante sumseris.
Ex desiderio poteris cognoscere cibum,
Haec tibi sunt signa, subtilis in ore saliva.

Tempore tu veris modicum prandere juberis
Et calor aestatis dapibus nocet immoderatis.
Antumni fructus caveas ne sint tibi luctus.
De mensâ sume fructus quantum vis tempore yemis.

* Haec bona sunt ova, longa parvaque nova
Et gallinarum tibi sunt et non aliarum.
Dissuadentur edi renesni solius egle.
Anser vult coctas herbas paludemque vino.
Sani sunt pisces si cum vino bene misces,
Quos si non misces, forsan damnum adipisces.

Ut nunquam aegrotes, ad singula fercula potes.
Inter prandendum sit parum sepeque bibendum.

* Si vitare velis morbos et vivere sanus,
Non bibe non sitiens, non comede tu saturatus.

* Dat vinum purum ter tria commoda tibi : primum
Confortat cerebrum, stomachum parat tibi letum.
Corpora clarificat, acuit visum, acuit aures
Auget et ingenium, puerum facit esse jocundum.

* Hoc dicit medo : qui me bibit, hunc ego laedo.
Stringit medo venam, et vocem reddit amenam.

Locio post mensam bina commoda tibi confert :
Mundificat palmas et lumina reddit acuta.
Surges post epulas, somnum fuge meridianum.
Aut brevis, aut nullus sit somnus meridianus.

Non urinam retine, nec cogas fortiter annum,
Nec ventum retine, nutrisque morbum veteratum
Quatuor ex vento veniunt in ventre retento :
Spasmus, hydrops, colica, vertigo, quatuor ista.

M. le D[r] Ziemssen, dans le même travail, nous fait connaître un autre document, dont la découverte, bien importante au point de vue historique et scientifique, a été faite en 1837 par le professeur Henschel, dans la bibliothèque du

Collége de la Madeleine, à Breslau (1). C'est un manuscrit, intitulé Compendium Salernitanum, qui paraît avoir été écrit au XIIe siècle et qui contient, outre les écrits déjà connus des premières périodes de l'école de Salerne, un grand nombre de traités inconnus, et qui ont augmenté et rectifié ce que nous savions de cette institution. Nous y trouvons tous les principaux noms de l'école, surtout du XIe et XIIe siècle : maître Johannes Afflacius, élève de Constantin, les maîtres Petronius, Bartholomeus, Ferrarius, Pontus, Copho, Johannes et Matthæus Platæarii, la maîtresse Trotula, etc.

Le volume renferme trente-quatre traités, qui embrassent à peu près toute la médecine. Il y est question d'anatomie et de physiologie, de pathologie générale, de séméiotique, de nosologie, de matière médicale, de pharmacologie et pharmacie, de thérapeutique spéciale, etc. Le Compendium Salernitanum représente donc à peu près toute la science médicale du XIe et de la première moitié du XIIe siècle; il nous donne, en outre, une image exacte et animée de la vie et de la pratique des médecins et de leurs rapports avec le public. Il s'y trouve surtout un petit traité intitulé : « De adventu medici ad aegrotum, » qui est bien intéressant, et sur lequel nous reviendrons. Ce manuscrit renferme aussi des lettres initiales enluminées, qui donnent une idée du costume des professeurs et des élèves de cette école. D'après ces costumes, on doit croire que cet ouvrage a été écrit au XIIe siècle et en Italie, sans doute à Salerne même.

Voici quelques détails que ces nouveaux documents nous fournissent sur la vie intérieure du Collegium hippocráticum :

« Le collége était composé de dix professeurs ; le plus âgé d'entre eux était leur supérieur et portait le titre de Prieur ou Praepositus. A sa mort, le plus âgé des survivants prenait sa place et gardait cette position pendant toute la vie. Il ne paraît pas qu'il y ait jamais eu d'élection ; on ne cite nulle part d'acte de confirmation du Prieur pour les autorités.

(1) Die Salernitanische Handschrift von A. Th. Henschel. Janus I, p. 40 et p. 300. — Du même, Anonymi Salernitani de adventu medici ad aegrotum libellus et commentatio de praxi medica Salernitana. Gatulations-schrift. Breslau, 1850. 4.

« On ne saurait dire à quelle époque le collegium commença à accorder des titres ou grades académiques aux jeunes médecins qui avaient terminé leurs études, et auxquels on voulait donner un certificat d'aptitude à pratiquer l'art de guérir. Il parait cependant que c'est l'école de Salerne qui fut la première à introduire cette coutume (1). Au début de l'école, les professeurs et les auteurs portaient le titre de magister, plus tard celui de docteurs. Au commencement, ce titre de docteur était réservé aux professeurs, à ceux qui avaient obtenu la *licentia docendi :* tel est, en effet, le sens premier et véritable du titre de *doctor ;* ce n'est que plus tard que ce titre a été étendu aux simples praticiens, du moment qu'ils avaient subi les examens voulus.

La promotion avait lieu avec grande solennité ; ce qui le prouve bien, c'est qu'elle se faisait dans l'église. Les autorités ecclésiastiques permettaient cette coutume, témoin ce décret rendu en 1669 par la congrégation des rites à Rome : « Non esse contrarium ritui ecclesiastico, imo laudabilem antiquum usum, dandi in ecclesia lauream doctoralem. » Et encore en 1679, cette congrégation disait que le Prieur pouvait faire les promotions « quolibet tempore omnique die, etiam festivo et solemni. »

Voici des détails donnés par Ant. Mazza sur la promotion et les épreuves qui la précédaient : « Qui doctoratus laureola insigniendus est, per fides ac testes legitima natalia probare tenetur, aetatem non minorem vigesimi primi anni, publici studii in medicina septennium juxta regias sanctiones ; acri perpenditur examine ; publice explanare tenetur puncta medicinalia aut in libris Tegni Galeni vel Avicennae, vel in libris aphorismorum. In artibus autem in libros physices aut in libros posteriores analytices ex capitulis almi collegii. multisque juramentis adstringitur, antequam doctoratus insignia a Priore vel ab alio, qui Priori placuerit, illi conferantur. Ex dictis capitulis et sunt, ne almo collegio contradicat, falsa et mendacia non doceat, a pauperibus nec

(1) En Belgique l'université de Louvain, qui fut la première école de médecine, date de l'an 1426. Avant la création de cette université, la société n'exigeait pas de garantie de capacité de ceux qui voulaient s'adonner l'exercice d'une carrière aussi importante que la médecine.

oblatam mercedem recipiat, suis languentibus poenitentiae sacramentum mandet, cum aromatariis nullam inhonestam habeat sortem, utero gerentibus ne abortivum exhibeat pharmacum, nec humanis corporibus venenosum medicamentum. Insignia postmodum ei tribuuntur, liber nempe clausus mox apertus, auctoritas ei conceditur, ut ubique locorum ac per universam terrarum orbem philosophi ac medici munus possit exercere; annulari digito annulus aureus imponitur, caput laurea coronatur corona, osculo amplectitur, ac demum paterna benedictione doctoratus dimittitur. »

L'une des plus curieuses particularités de l'école de Salerne, c'est d'y rencontrer des dames et des jeunes filles qui y enseignaient la philosophie et la médecine. Ce fait ne doit pas trop nous étonner si nous connaissons l'immense intérêt avec lequel tous les habitants de Salerne suivaient les leçons de médecine et des sciences qui s'y rapportent. Des hommes de toutes les conditions, des princes, des chevaliers et des bourgeois et même les plus hauts dignitaires de l'Église se faisaient honneur d'être membres du collegium ou du moins de pouvoir prendre part aux études. Tout savant était familier avec les écrits d'Hippocrate et de Galien. Les femmes et les filles des professeurs, surtout du prévôt, prenaient part aux études des hommes et plusieurs ont fait d'excellents professeurs ou auteurs. Mazza, qui rompt à cette occasion une lance en faveur de l'émancipation des femmes, ne dit pas si la même tolérance existait pour les études de droit : Muliebre genus, dit-il, in hujus civitatis Lyceo adhuc suarum laudum apertissimum habet campum; eruditas enim multas habemus mulieres, quae nonnullis viris ad multa praestantiores et ipsos doctrina vel vicerunt vel aequarunt; nam ad medicam facultatem mulieres sicut et viros aptos esse, scripsit Plato de republica lib. V et apud Jurium professores adhuc habetur.

Mazza cite ensuite les femmes dont il a retrouvé les noms, ainsi que leurs écrits : Floruere igitur in Patrio studio docendo ac in cathedris disceptando Abella, Mercuriadis, Rebecca, Trotta, quam alii Trotulam vocant, mire sane encomiis celebrandae. — Laurea etiam doctorali Constantia Calenda, filia Salvatoris Prioris fuit insignita; quae

nobilis et erudita mulier cum Baldassare de Sanctomango nupta fuit.

Nous ne connaissons aucun écrit de Constantia Calenda; mais nous possédons quelques traités des autres dames, ou tout au moins les titres de leurs ouvrages. Ainsi Abella écrivit au XIe siècle deux traités en vers : De atrabili et de natura seminis humani. Mercuriadis : de crisibus, de febri pestilenti, de curatione vulnerum et de unguentis. Rebecca : de febribus, de urinis et de embryone. Enfin Trottula di Ruggiero, la plus célèbre et la plus féconde comme auteur, composa un grand nombre de traités pratiques, qui ne sont pas dépourvus de toute érudition. Elle s'occupait spécialement des remèdes et des prescriptions médicales. Contrairement aux autres, elle s'embarrassait peu de la théorie, et se guidait surtout d'après la pratique. Outre ses ouvrages sur les maladies des yeux, des oreilles et des organes thoraciques, nous connaissons un écrit sur les maladies des femmes et les accouchements, intitulé : De passionibus mulierum ante, in et post partum. C'est ce traité surtout qui rendit l'auteur célèbre, bien qu'il contienne le plus d'erreurs et de superstitions. Mais on ne peut trop le reprocher à cette femme, si on se rappelle le triste état de la science gynécologique et obstétricale pendant toute la durée du moyen-âge.

Trottula enseigna et écrivit vers la fin du XIIe siècle; Constantia Calenda vers le milieu du XIIIe siècle.

Les sources historiques ne disent pas si ces femmes se livraient aussi à la pratique médicale; mais le caractère pratique de leurs écrits tend à le faire croire.

Le but principal de l'école de Salerne était de former des médecins solides, instruits et charitables. Ce but est clairement indiqué dans le traité cité plus haut : « de adventu medici ad aegrotum, » qui fait partie du manuscrit de Breslau. Ce petit traité était évidemment destiné à servir de guide au médecin pour la pratique ordinaire et l'auteur paraît s'être inspiré des écrits d'Hippocrate et de Galien. On y trouve des règles pour la conduite du médecin au lit du malade, pour les rapports du médecin avec ses clients et avec ses confrères, pour la manière d'examiner un malade, des indications sur la signification des phénomènes morbides, les préceptes de la diète, de la saignée, et des principaux

médicaments, des conseils sur la manière dont le médecin doit parler du pronostic et de sa conduite après la cure ; tout cela est tracé en quelques pages et nous donne une idée bien exacte de la position des meilleurs médecins d'alors vis-à-vis du public et de la manière dont s'exerçait l'art de guérir. Aussi pouvons-nous considérer ce traité comme un des documents les plus importants de l'histoire de la médecine pratique au moyen-âge. Il vaut la peine de traduire ce petit mais intéressant écrit. Voici comment il commence :

« Lorsque tu seras appelé près d'un malade, ô médecin, implore d'abord l'aide du Tout-Puissant. Que l'Ange, qui accompagna Tobie, accompagne aussi ton esprit et ton corps !

» Tâche de savoir du messager qui est venu t'appeler, si la maladie est grave, à quel organe elle s'est attaquée et comment la maladie a commencé. Tout cela te sera utile, pour que, arrivé près du malade, tu sois déjà guidé dans tes recherches et que tu puisses immédiatement lui parler, en les nommant, des souffrances qu'il éprouve, tu gagneras ainsi sa confiance et il te regardera dès lors comme un sauveur qui va lui apporter sa guérison.

« Quand tu seras arrivé à la demeure, demande, avant d'approcher du malade, s'il s'est confessé. S'il ne l'a pas fait, qu'il le fasse immédiatement ou du moins qu'il promette de le faire ; car si tu n'en parles qu'après l'avoir examiné, il aura déjà un triste pressentiment et il croira que tu juges son état désespéré.

» En arrivant près du malade, évite de paraître hautain ni intéressé, rends avec modestie le salut que te feront les parents et assieds-toi, si l'on t'y invite. Pendant que tu prends un rafraîchissement, tâche de dire quelques mots qui fassent allusion à la beauté du paysage, aux agréments de la maison et à l'amabilité de ses habitants.

« Te voilà près du malade : demande-lui comment il se trouve. Ensuite fais lui avancer le bras et tâte le pouls ; mais prends soin d'abord que le malade soit calme ; car bien des malades ont les battements du cœur précipités, les uns par la joie de ton arrivée ; d'autres, plus avares, par la pensée des honoraires que tu réclameras. Soutiens le bras de la main, fais attention que le malade ne repose pas sur le côté gauche, et compte le pouls au moins jusque 100. Examine l'état du pouls avec soin et longtemps ; car les

personnes présentes t'écouteront avec d'autant plus d'attention que tu auras attendu plus longtemps avant de parler. Enfin demande les urines, et examine leur couleur, leur quantité et leurs propriétés. Alors promets au malade, qu'avec l'aide de Dieu tu le guériras. Mais dès que tu l'auras quitté, dis aux parents que le cas est très-grave; de cette manière, s'il guérit, ton mérite n'en sera que plus grand; et s'il meurt, les parents seront convaincus que tu as prévu dès le début une terminaison fâcheuse.

» Je te recommande aussi de ne pas jeter de regards de convoitise sur l'épouse, ni sur la fille, ni sur la servante; car cela aveugle l'esprit du médecin, lui enlève l'aide de Dieu et le rend insupportable au malade.

» Que ta conversation soit aimable, que ta manière d'être soit honorable, et que ta confiance se place en Dieu seul. Si les maîtres de la maison t'invitent à dîner, ne t'y rends pas avec un empressement exagéré; et ne prends pas la première place, bien que d'après l'usage, la première place revienne aux prêtres et aux médecins. N'aie pas l'air de trouver mauvais les aliments et les boissons, et ne dédaigne pas de satisfaire ton appétit même avec du pain de son, s'il est assez rustique et si tu n'y es pas habitué. Pendant le dîner, informe-toi souvent de l'état du malade; sa confiance en toi ne fera que grandir, s'il apprend que tu ne l'oublies pas au milieu des plaisirs de la table. Quand le repas est terminé, vante l'excellence des mets et des boissons, le malade en éprouvera un grand contentement. »

Après des règles générales sur la diète, la médication, la saignée et le traitement général du malade, lequel varie avec l'individualité de celui-ci, la saison et les particularités de la maladie, le traité conclut comme suit :

« Il est utile que pendant la maladie, comme pendant la convalescence, le malade soit visité par ses amis, qui s'entretiendront familièrement avec lui et pourront même se livrer à ses jeux de prédilection. Cependant, le médecin doit se tenir à l'écart; ou s'il entre enfin, il doit d'une mine souriante leur dire : quelle agréable société ! quels beaux jeux vous jouez-là ! mais ne vous dérangez pas pour moi ! Je vous quitte bientôt en vous souhaitant beaucoup de plaisir et de joie.— Et alors, si l'état du malade est satisfaisant, amène-le doucement à te payer. Enfin je te conseille, en

vue d'augmenter ta clientèle, de tâcher de gagner les bonnes grâces des amis du malade; parle-leur de toi et de tes cures, autant que cela te paraît utile. Cela fait, prends congé en faisant des recommandations prudentes et convenables; enfin vas en paix et que le Seigneur t'accompagne! »

Ainsi se termine cet intéressant traité. Chacun, en le lisant, ressentira l'impression qu'on y trouve un tableau fidèle de la vie de ce temps-là. Il y règne une aimable naïveté et une foi vive, jointe à une grande connaissance des hommes. Outre une science approfondie des enseignements d'Hippocrate et de Galien sur l'examen minutieux du malade et sur le devoir de tenir compte des particularités de chaque cas morbide d'après l'âge, le sexe, la saison, etc., on y trouve des règles pleines de tact pour la conduite du médecin vis-à-vis du public, mais aussi, disons-le, une recherche assez raffinée de l'intérêt personnel. Telle devait être la politique des meilleurs médecins de ce temps-là, puisque tel était l'enseignement du célèbre collegium hippocraticum à l'époque la plus florissante de l'école de Salerne. Cette conduite n'est pas tout à fait de notre goût, et cependant que de choses vraies on y trouve! Que de remarques applicables à notre époque! La politique médicale est aussi ancienne que la médecine elle-même et les praticiens de nos jours ne peuvent pas plus la négliger, que notre vieux maître Hippocrate et ses fidèles disciples de Salerne.

Il y a cependant un revers à la médaille. Au moyen-âge, plus qu'à aucune autre époque, on trouve chez un grand nombre de médecins une routine vraiment rebutante. Au lieu de la conduite naïve et humaine enseignée par l'école de Salerne, on ne voit qu'égoïsme et charlatanerie. L'ignorance se cache sous des paroles pompeuses et des discussions de mot; et on ne réussit à gagner la confiance du public qu'en lui jetant de la poudre aux yeux. Nous possédons une quantité assez grande de documents qui nous permettent d'apprécier les façons d'agir de la plupart des médecins du moyen-âge. Et sous ce rapport, M. Ziemssen attire notre attention sur les écrits de Pétrarque, qui sont particulièrement intéressants (1).

(1) L'auteur renvoie au remarquable travail de Henschel : Petrarca's Urtheil über die Medicin and die Aerzte seiner Zeit. Janus. Bd. I, p. 183.

« Son talent d'observation et de critique, dit-il, aussi bien que sa connaissance des hommes, la multiplicité de ses relations et ses nombreux rapports avec les médecins du XIVe siècle, mettaient Pétrarque parfaitement à même de juger des défauts de la science médicale et de la conduite des praticiens. Dès sa jeunesse, il s'était occupé sérieusement de l'art de guérir, et toujours il en avait eu une triste idée. Il observait les faits et gestes des médecins à la cour des rois comme à celle des papes, près des grands et des riches, dans le tumulte des grandes villes comme dans la vie tranquille de la campagne, et toutes ses observations ne changèrent pas ses idées. Au contraire son mépris augmentait avec l'âge, et s'il se contenta d'abord d'exprimer ses sarcasmes dans sa correspondance particulière avec ses amis, plus tard il entama une polémique publique, qui contient, à côté d'exagérations et d'erreurs, un grand nombre de remarques frappées au coin de la vérité. Cette polémique parut en quatre écrits, qu'il a intitulés lui-même : Contra medicum quemdam invectivæ.

Ce n'est pas l'art de guérir en lui-même qu'il méprise : « Je ne doute pas, dit-il, que la médecine existe et qu'elle soit quelque chose de grand, puisqu'elle a été donnée par Dieu dans les Saintes-Ecritures et qu'elle a été consacrée aux dieux par les payens. Si elle était toute erreur, elle n'aurait pas été acceptée par tant d'intelligences d'élite. J'aime la vraie et l'utile médecine, mais je déteste les mensonges des médecins ou de ceux que se disent à tort médecins. Lorsque je mets à nu les abus qui ont détruit l'ancienne renommée de l'art de guérir, la médecine, si elle pouvait parler, me remercierait avec effusion. »

Il attaque surtout la suffisance et l'ostentation avec lesquelles les médecins se livrent à des discussions théoriques et des subtilités jusqu'au lit du malade. — « C'est là, dit-il, le malheur de notre époque. Autrefois on se guérissait sans raisonner beaucoup. Aujourd'hui on se borne à des déductions artificielles et, au lieu de traiter le malade, on lui bourre les oreilles de syllogismes ; des milliers de malades sont morts, pendant que les médecins discutaient et péroraient. Aujourd'hui les médecins ne savent plus se parler sans se disputer, et comme ils n'ont appris ni à discuter ni

à se taire, ils crient au plus fort, s'échauffent, se mettent en colère et s'injurient, sans aucun profit pour le malade. Ils ont oublié que la médecine, comme le disait Virgile, portait autrefois le nom d'art muet (muta ars). »

Il vante les traditions grecques en médecine et il a Hippocrate en grand honneur; il parle avec d'autant plus de mépris de l'élément arabe qui s'était introduit de son temps en médecine. « Les médecins arabes, dit-il, ont détruit toute la médecine classique et leurs doctrines ne sont que mensonges. » Et il appelle les malades traités d'après cette méthode peregrinis medicamentis infectos.

Il s'attaque ensuite à l'astrologie, à la magie et à l'alchimie, qui étaient si en renom, et il compare aux magiciens et astrologues ces médecins, qui considéraient l'examen des urines comme le principal élément de diagnostic et qui prétendaient reconnaître la nature des maladies par la seule inspection de ce liquide. Claude oculos, s'écrie-t-il, præstigiis, aures magis, vitam medicis; astrologos fuge, illi corpora, hi animos lædunt!

Il reproche aux médecins de ne pas savoir se traiter eux-mêmes. Au contraire, dit-il, ils sont plus souvent malades que les autres, et leur figure pâle et amaigrie dit ouvertement qu'ils ne se connaissent pas en médecine, et ne voit-on pas les médecins les plus célèbres, auxquels on ne peut reprocher de l'ignorance, mourir trop souvent à la fleur de l'âge?

Il est inutile de montrer la puérilité de cet argument; il indique bien la disposition d'esprit de Pétrarque envers la médecine.

Il méprise les règles de la diététique, qui venaient cependant des Grecs et de l'école de Salerne, et qui étaient spécialement étudiées à Montpellier et à Paris. D'une constitution robuste et doué d'un excellent appareil digestif, il se fâchait quand ses amis médecins l'exhortaient à vivre d'une manière sobre et réglée. « La diététique, dit-il, est devenue une véritable tyrannie, que les médecins veulent vous imposer aussi bien en santé qu'en maladie. Sachez donc que les Romains ont pu vivre pendant cinq siècles sans aucune règle de diététique et cependant se bien porter. Maintenant un homme comme il faut n'oserait plus tousser ni cracher sans permission du médecin; et cependant on

n'en vit ni mieux ni plus longtemps. Les médecins prescrivent des règles qu'ils sont les premiers à enfreindre. Et s'ils sont parfois invités à votre table, ils auront soin de vous permettre ce qu'ils aiment, de vous défendre ce qu'ils ne goûtent pas. On en connaît bien de ces médecins célèbres qui enseignent de telle manière et qui dînent tout autrement (aliter docentes, aliter prandentes). Eux qui vous recommandent d'abréger les repas, ils se remplissent le ventre de bonne heure, mangent et boivent jusque bien avant dans la nuit. Celui qui voudrait suivre toutes les prescriptions hygiéniques des médecins ne se porterait jamais bien, et évidemment, si ces règles ne conviennent pas aux personnes bien portantes, elles conviendront encore moins aux malades.

« Au reste, dit-il, les médecins eux-mêmes doutent de cet art soi-disant divin que l'on prône avec tant de pompe.

« La plupart des médecins, poursuit-il, trompent le public en connaissance de cause : ou bien ils ont recours à des mensonges et à un charlatanisme, d'autant plus dangereux qu'il est plus audacieux et plus hardi, c'est ce qui a donné naissance au proverbe : mentiris ut medicus; ou bien ils abusent le public par de vaines promesses de guérison, par un long verbiage et des discours pompeux qui remplacent la pratique, et enfin par le profit qu'ils savent tirer des guérisons dues aux seuls efforts de la nature et dont ils s'attribuent tout le mérite.

» Les médecins ont le privilége unique de n'être punis pour aucune de leurs fautes. La terre couvre les fautes des médecins, comme le disait Socrate, et l'art de guérir est la profession la plus rassurante; car dans toutes les autres, les fautes les plus minimes causent du préjudice à celui qui les commet. Chez le médecin au contraire ses fautes lui sont même payées. Il n'y a pas de roi ni d'empereur qui ait un pouvoir pareil. Les médecins ont fait de la mort leur domaine, la source de leur subsistance. Aussi est-il vraiment incroyable que les hommes, malgré tout le mal que les médecins leur ont fait, retournent encore chez eux; il est vrai que le nombre de sots est incalculable et qu'il est inutile de chercher les motifs de leur manière d'agir. La seule explication de ce fait se trouve dans ce que Pline disait déjà de la crédulité et de la soif insatiable de vivre qui sont propres

à l'homme et qui le déterminent à s'accrocher à toutes les chances de salut qu'il rencontre et à oublier une expérience faite tous les jours. Confiant dans cet aveuglement, le médecin se drape dans son orgueil et cherche à imposer par la richesse de ses vêtements et à éblouir par l'éclat de tout son extérieur. Quand on rencontre ces hommes avec leurs chaînes en or et leur toge pourprée, on croirait voir s'avancer les triomphateurs de l'ancien temps; ils leur ressemblent même sous un rapport : si le médecin n'a pas tué cinquante mille personnes, chiffre requis primitivement pour le triomphe, au moins peut-il en compter ordinairement un chiffre très-rond; et ce qu'il n'a pas en quantité, il le regagne en qualité; puisque ce ne sont pas des ennemis, mais des concitoyens qu'ils tuent et dont ils portent les dépouilles sous leur toge. La seule différence est qu'il était défendu aux anciens triomphateurs de tuer des concitoyens tandis que cela est permis, voire même payé au médecin. Et dire qu'il n'y a pas de loi contre un pareil désordre et que pas un prince ne punisse une telle arrogance. »

C'est assez comme cela, Petrarque! On reconnaîtra une exagération évidente dans ces paroles. Peut-être l'âme poétique de Pétrarque était-elle blessée par le côté prosaïque de l'art et de la pratique médicale. Peut-être aussi l'âge avancé du poëte l'avait-il rendu plus irritable. Toujours est-il que ces récriminations et ces critiques de Pétrarque permettent au lecteur de se faire une idée de la valeur de la science médicale de cette époque et de la position des médecins vis-à-vis du public.

Pour ne pas être injustes envers les médecins de cette époque, nous devons tenir compte de plusieurs choses :

D'abord nous ne devons pas oublier que la plupart des médecins du moyen-âge ne pouvaient s'instruire qu'en étant aides chez des médecins ou des chirurgiens, et que très-peu de jeunes gens avaient les moyens de suivre des études régulières, pendant 7 ou 8 ans, à une école très-éloignée, telle que Salerne ou Montpellier. Certes, les médecins savants qui sortaient des écoles d'Italie ou de France jouissaient d'une grande considération dans le public, mais ceux-là mêmes ne savaient pas se dégager d'une certaine dose de charlatanisme.

Une deuxième cause de la dépréciation de l'art de guérir peut très-bien être la grande vogue des amulettes et des moyens magiques, qui étaient en si grand honneur en Orient à cette époque, et qui furent importés par les Arabes en Occident.

Un autre fait à signaler, c'est l'engouement pour la scolastique qui régnait en souveraine depuis le XIII[e] siècle, et qui avait envahi des domaines qui lui sont étrangers. Au lieu de consulter la nature et l'expérience, au lieu d'examiner avec impartialité les opinions des auteurs les plus célèbres, tels qu'Aristote, Galien, Avicenne, Averrhoës, on publiait quantité de volumes pour résoudre des questions oiseuses; on accumulait doutes sur doutes; on discutait des idées abstraites. Il est difficile de se faire une idée des subtilités scolastiques qui régnaient dans les ouvrages. Pour n'en citer qu'un exemple, nous dirons qu'un auteur de ce temps, Pierre Albano, se demande gravement si la tisane d'orge convient aux personnes atteintes de fièvre. Après s'être lancé dans un dédale de subtilités, il conclut qu'elle ne saurait leur être utile. Et pourquoi? Parce que l'eau d'orge est une substance et que la fièvre est un accident.

Ajoutez-y enfin l'astrologie. On n'avait jamais recours à la saignée, on n'administrait jamais soit un purgatif, soit un vomitif sans consulter les astres. On s'adressait à l'astrologie pour connaître l'issue des maladies et on considérait cette science comme une des branches les plus importantes de la médecine. L'astrologie est également une importation arabe, et c'est à cette influence étrangère et néfaste qu'il faut surtout attribuer la chûte de la médecine scientifique et la décadence de l'école de Salerne.

Pour apprécier cette influence de l'école arabe au moyen-âge, nous avons le témoignage de l'un des plus distingués et des plus dignes de foi de cette école; ce médecin, dont le vrai nom est Abu-Bekr Muhamed er Razi, est plus connu sous le nom de Rhases. Il vivait à Bagdad au commencement du X[e] siècle; il dirigeait un grand hôpital; il était l'ami et le conseiller des princes; il jouissait d'une grande réputation. Outre un certain nombre d'ouvrages philosophiques, pathologiques et thérapeutiques, il écrivit à la fin

de sa vie un petit traité, qui a été découvert il y a quelques années par M. Steinschneider (1), dans un manuscrit hébreu qui se trouvait à la bibliothèque royale de Munich, et qui a pour titre : « Essai de Rhases sur les circonstances qui se présentent dans l'art de guérir et qui détournent la confiance de la plupart des hommes des médecins les plus estimables pour la reporter aux médecins les plus médiocres. » Nous donnerons, pour finir, la traduction de quelques passages de cet écrit intéressant :

« Une des choses qui font le plus de tort aux médecins sérieux, c'est le préjugé que le médecin doit tout savoir, sans avoir même interrogé le malade. Du moment qu'il a vu les urines ou tâté le pouls, il doit aussi savoir ce que le malade a mangé ou fait. Cela n'est que mensonge et duperie, et ne réussit que par des artifices, des cadeaux, des questions indirectes et adroites, par lesquelles on trompe le vulgaire. Certains médecins paient même des hommes ou des femmes, qui sont chargés de les informer de l'état du malade, et cela en interrogeant le domestique, les voisins, les amis. Ces personnes, particulièrement des femmes, viennent chez le médecin, soi-disant pour le consulter pour un frère ou un mari; ils interrogent les clients qui attendent à la porte et communiquent tout au médecin par l'intermédiaire de ses domestiques; ou bien ils entrent avec le patient, et dévoilent tout par des signes, certains gestes ou des paroles qu'ils placent quand l'occasion s'en présente. Il est difficile aux plus malins de reconnaître ces tours; que peuvent les autres? Quelquefois le consultant est de connivence avec le médecin. Quand il présente les urines, le praticien commence par dire sa maladie, ce qu'il a mangé et bu. Parfois ils discutent pendant quelque temps, puis ils concèdent tout, et font un grand éloge du charlatan; ou bien ils retournent chez eux, soi-disant pour revoir le malade, et reviennent ensuite donner raison au médecin, ce qui excite l'admiration des personnes présentes. D'autres

(1) Wissenschaft und Charlatanerie unter den Araben im 9 Jahrh., nach der hebraïschen Uebersetzung eines Schrifchtens von Rhases mitgetheilt von M. Steinschneider. Virschow's Archiv für path. Anatomie, etc. Bd. XXXVI, p. 570. 1866.

fois ils conviennent d'avance de mettre dans le verre un liquide qui ressemble à l'urine, par exemple du suc de figues; le médecin le prend, le boit et le rend au consultant en feignant une grande colère.....

» Moi-même, dit Razi, quand je débutai dans la pratique médicale, j'avais soin de ne plus rien demander dès que j'avais vu les urines; et j'étais fort estimé. Plus tard, quand j'interrogeais le malade avec soin, ma réputation diminua notablement et on me fit le reproche que voici : « nous pensions que, dès que vous aviez les urines, vous pouviez reconnaître tout ce qui est en nous; mais nous voyons le contraire. » Et ce fut en vain que je leur répondis que cette manière d'agir n'était pas de la médecine mais du charlatanisme.

» On objectera peut-être que Galien avait aussi recours à ces trucs et qu'il cherchait à éblouir le public. Et en effet, il raconte lui-même qu'étant appelé près du compagnon de Glaucon, il remarqua en passant les déjections du malade et ses boissons; mais que, faisant semblant de n'avoir rien vu, il dit immédiatement au malade qu'il était atteint d'une maladie du foie. Mais nous répondrons à cela qu'il n'y avait pas de charlatanisme dans cette conduite. Galien se basait sur des principes scientifiques pour dire cela; et s'il simula un peu plus de science, c'était pour exciter la confiance du philosophe Glaucon dans la médecine. Galien agissait ainsi pour être utile à l'homme, et non dans un but intéressé, comme le font les charlatans. Sa conduite était donc scientifique et loyale, tandis que ceux qui poursuivent uniquement leur intérêt ne serviront jamais la science; ils tromperont toujours le peuple, et ne pourront jamais être considérés comme des médecins humanitaires.

» La confiance du malade pour son médecin, même en cas de guérison, est aussi diminuée par l'absence d'égards. Le public exige que l'on soit guéri en un moment, comme par enchantement, ou bien qu'on ne prescrive que des remèdes agréables, etc... ce qui n'est pas possible à toute époque ni pour tout malade. Punir le médecin à cause des défauts de la science est une grande injustice. Les charlatans, eux, réussissent très-bien, même quand ils traitent d'une manière absurde; et leur honteux métier suffit pour leur

subsistance, tandis que le médecin sérieux ne se procure qu'à grand'peine les choses les plus nécessaires de la vie.

» Bien des gens font peu de cas d'un bon médecin, simplement parce qu'il n'est venu qu'une ou deux fois voir le malade, alors qu'il a pour cela de bonnes raisons : soit que la maladie n'exige pas plus de visites, soit que le malade ait l'air de peu aimer les visites, soit que d'autres cas plus graves retiennent le praticien ailleurs. Mais le malade croit que le médecin est à bout de ressources ou qu'il n'a pas reconnu la maladie.

» D'autres fois un malade vous arrive avec empressement une ou deux fois; vous lui prescrivez quelque chose, vous l'interrogez, puis vous ne le voyez plus, ou vous ne le rencontrez que lorsque vous n'avez pas l'occasion de lui parler; tandis que le médecin a besoin de la persévérance de son malade. »

Un passage très-intéressant est celui où Rhases parle des difficultés de la position des médecins auprès des princes et des souverains en Orient (1). Et il parle par expérience; car ses talents et son habileté ne le mirent pas à l'abri des inconvénients de sa place de médecin du calife.

» Ce qui diminue encore beaucoup l'utilité de la médecine, c'est la répulsion qu'éprouvent même de bons médecins pour un traitement énergique, de sorte qu'ils abandonnent la médication et le régime habituellement prescrits, surtout s'ils traitent un roi ou un homme célèbre, qui serait atteint d'une maladie grave ou d'une affection interne, plus ou moins douteuse, et sur le traitement de laquelle les médecins ne sont pas d'accord. Alors le praticien évite les remèdes énergiques ou même toute médication et se borne à prescrire certains aliments, afin d'éviter la colère du roi et la fureur du peuple. C'est ce qui arrive surtout lorsque le médecin a des ennemis et des rivaux parmi ses confrères; alors il ne pourra plus être d'aucune utilité; car non-seulement il cherchera à éviter la contradiction, mais il aura aussi l'âme troublée et l'esprit tellement préoccupé qu'il perdra tout le fruit de ses études. Ces circonstances sont vraiment fâcheuses pour les rois et les princes, qui profite-

(1) M. Steinschneider. Nachtrag. Virschow's Archiv Bd XXXVII, 1866, pag. 560.

ront moins de la science des plus grands médecins que le vulgaire et le plus infime de leurs sujets. Mais cette situation sera encore aggravée, si le roi ou le prince malade est impatient, colérique, ignorant et principalement s'il est déraisonnable. Aussi les médecins sérieux et honorables préfèreront-ils souvent ne pas traiter du tout de tels malades. Il n'y a que les scélérats qui tiendront à cette clientèle, mais non les médecins honnêtes; car, comme le dit Galien, un vrai médecin doit être en même temps philosophe, de bonnes mœurs, toujours bien réfléchi, sachant vaincre ses passions, dépouillé d'intérêt et d'ambition.

» J'en conclus qu'il est très-utile à un roi ou à un prince de ne pas inquiéter son médecin, de le satisfaire au contraire, de parler souvent avec lui, de lui rendre service, de lui témoigner une grande affection et de lui laisser entendre qu'il ne sera jamais rendu responsable de la fâcheuse terminaison d'une maladie incurable et qu'il ne sera même pas puni pour une erreur ou une méprise. Grâce à cette assurance, le médecin apprendra à connaître les habitudes les plus secrètes de son client, et il n'aura plus aucune des inquiétudes ou des craintes qui pourraient affaiblir son intelligence et troubler son jugement... Un jour que je traitais le roi, ses femmes et son entourage étaient fort inquiets sur l'issue de la maladie. Mais je cherchai à augmenter sa confiance en lui montrant que je connaissais fort bien son tempérament, et que j'étais tout à lui et même que ma position dépendait de lui. Alors je le saignai jusqu'à produire une syncope. Les esclaves qui l'entouraient étaient dans la plus grande inquiétude; les uns pleuraient, d'autres me lançaient des regards menaçants. Alors je fis cesser la syncope et je le ramenai lentement à lui, et il me dit : « Au commencement de ma syncope, je n'avais qu'une préoccupation, c'est de vous protéger et d'empêcher que mon entourage ne vous fasse des reproches, ne vous injurie ou même ne vous fasse du mal. Je savais fort bien que vous ne m'auriez pas saigné jusqu'à la syncope, si vous ne pensiez pas que cela me fût nécessaire. Mais dorénavant je ne veux plus que vous me saigniez devant mes proches, vous ne le ferez plus que lorsque nous serons seuls ou seulement devant mes serviteurs. » — Or je sauvai ce roi, qui était atteint d'une tumeur énorme à la tête; plusieurs fois je le guéris

d'une colique grave et d'un affaiblissement général. Aussi longtemps que je fus avec lui, je le préservai, avec l'aide de Dieu, de la goutte et du rhumatisme dont il fut atteint de mon temps ; et cependant je ne lui défendis rien sévèrement en fait d'alimentation, ce en quoi il ne m'écoutait du reste pas ; mais il eut soin de se soumettre à tous les traitements médicamenteux que je lui ordonnai.

» Voilà ce que doit faire tout prince, qui veut employer utilement la médecine.

» Aussi un médecin habile et instruit, qui en sait assez pour écarter les attaques des envieux, sera heureux au service d'un prince pareil, et celui-ci retirera les plus grands avantages de la présence d'un tel médecin. »

La position de Rhases ne paraît pas avoir été toujours semée de roses, du moins à la cour du Calife El-Mansour. Car, s'il faut en croire la tradition, quand Rhases ne put pas prouver expérimentalement la doctrine alchimiste qu'il exposa dans son ouvrage intitulé : Ad Almansorem, il reçut de son maître un coup de fouet tel qu'il en devint aveugle(1). A en juger d'après ce fait, on peut deviner quelle devait être la position des médecins moins instruits et moins célèbres qui étaient attachés aux princes de l'Orient.

Quoiqu'il en soit, ce livre donne une idée bien exacte de ce qu'était ce célèbre médecin Rhases, mais aussi une notion du triste état de l'école arabe à cette époque ; c'est ce qui explique que l'influence de cette école n'a pas été heureuse, et qu'il a fallu une seconde renaissance pour ramener dans notre art la méthode hippocratique.

(Extrait du *Deutsches Archiv. für Klin. Medicin.*)

(1) Une autre version raconte différemment cet acte de cruauté du Calife : Al Manzour accepta la dédicace du livre de Rhases à condition de voir répéter devant lui les expériences alchimiques dont il était question dans l'ouvrage. L'auteur essaya vainement, dit-on, d'y réussir, et le Calife, furieux, ordonna, séance tenante, de frapper avec le livre sur la tête du pauvre savant aussi longtemps qu'un feuillet resterait attaché au volume. Le malheureux Rhases devint aveugle à la suite de cet humiliant châtiment.

